



En
accès
libre

LE VIRUS
DE LA RECHERCHE

GÉRARD JANICHON

NOUS AUTRES, SHANGHAÏÉS...

PUG

La collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** » est une initiative des PUG en partenariat avec [The Conversation](#) et l'Université Grenoble Alpes.

Directrice de la publication : Ségolène Marbach

Directeur de la collection : Alain Faure

Cette édition électronique a été réalisée pour les PUG par Catherine Revil.

ISBN 978-2-7061-4946-7 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-4947-4 (*e-book ePub*)

© PUG, juin 2020

15, rue de l'Abbé-Vincent – F-38600 Fontaine

pug@pug.fr / www.pug.fr

L'OPÉRATION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

En réaction à la situation inédite engendrée par le coronavirus, les PUG ont proposé à leurs auteurs et aux chercheurs intéressés d'**ouvrir la réflexion sur les enjeux de la crise du Covid-19 vus par le monde de la recherche, sur la base d'une contribution libre et volontaire.**

Nous avons demandé aux auteurs de questionner les modes de formulation et de diffusion des savoirs car l'urgence nous oblige sur cette voie. Les chercheurs sont des gens passionnés. Leur *virus de la recherche* formate leurs réflexions sur la marche du monde et il nous semble que la crise du Covid-19 favorise aussi un travail d'introspection sur les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

La collection « Le virus de la recherche », coordonnée par Alain Faure (CNRS, Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA), rassemble les meilleurs textes issus de cette initiative dans une série d'e-books courts, en libre accès, en téléchargement sur le site des PUG, dans leur réseau de diffusion, et chez tous les libraires en ligne.

Face à la crise, les PUG choisissent de faire preuve d'esprit coopératif, de réactivité et d'agilité et proposent ainsi à leurs lecteurs de garder les neurones en action dans l'effervescence des réflexions et du débat scientifique.

Bonne lecture à tous!

GÉRARD JANICHON EST MARIN, AUTEUR DE *DAMIEN AUTOUR DU MONDE*.

Autrefois, il arrivait que des marins soient embarqués de force pour compléter les équipages. Des « marchands d'hommes » racolaient les gaillards dans les rues de la Soif de quelque port du monde, les saoulaient dans une taverne ou un lieu mal famé, et les malheureuses victimes se réveillaient au large, parties pour une campagne de pêche lointaine, une traversée à durée indéterminée vers la Chine ou ailleurs. On disait qu'ils étaient « shanghaiés »¹, et on les appelait d'ailleurs ainsi.

À sa manière, le satané coronavirus qui s'est répandu à travers le monde d'une façon soudaine et irrémédiable à la fin de l'année 2019 nous a tous shanghaiés. Nous nous sommes brusquement réveillés à bord de notre propre bateau, esseulés dans une vaste flottille à la dérive, ignorants de notre destination et de la durée du voyage. Nous pouvions nous apercevoir de loin, nous entendre, mais sans nous approcher, ni quitter notre bord.

Et pour chacun, la vie durant ces mois de mars, avril et mai 2020 s'est mise à ressembler à la lente traversée à la voile d'un grand océan. Tout y était : l'incertitude, la découverte d'un nouveau mode de vie, la vie au jour le jour, l'adaptation à un rythme différent, et même l'inquiétude quant à la gestion des vivres dans la cambuse ! Les manœuvres sur le pont étant réduites ou régulées par nos armateurs restés à terre, il a fallu apprendre à s'occuper. Occuper son corps, occuper son esprit, occuper son temps.

C'est là que cette traversée imposée et inattendue pouvait devenir pesante pour les uns et révélatrice pour les autres. D'une certaine façon, elle nous rendait libres et responsables de nous-mêmes en même temps que, par le risque de la contagion, elle nous rendait responsables des autres. De mon côté, elle n'a pas manqué de me rappeler ma vie de marin vagabond, quand je courais les océans et que je savourais d'avance les dizaines de journées de mer qui m'attendaient, seul ou en équipage réduit.

1. Note de l'auteur : le terme « shanghaié » s'écrit souvent « shangaié » ou « shangaïer ». Personnellement, j'ai toujours préféré la première orthographe, plus évocatrice.

Marin en quarantaine

Après tout, le marin est-il autre chose qu'un confiné volontaire qui se met en quarantaine (renouvelable) de ses frères humains ? Alors je me suis dit : « Chic, nous voilà tous marins, ça va drôlement changer les choses ! » Car, déformation professionnelle ou non, j'ai tendance à faire davantage confiance aux marins qu'aux terriens pour changer le monde ou le rendre plus vivable, plus sympathique.

Pourquoi cette conviction ? Parce que les marins ne sont pas les benêts naïfs et contemplatifs que l'on imagine quelquefois. Le marin est en recul, il a le temps de penser, de réfléchir, d'imaginer, d'anticiper et croyez-moi, il ne le fait pas que pour lui-même. Après des jours de mer qui ont laissé décanter les choses dans son esprit pour n'en retenir que la substantifique moelle, après des jours de grands vents qui lui ont lavé le cerveau en relativisant bien des événements de notre quotidien à terre (qui nous semblent cruciaux et ne sont que bénins), le marin adopte facilement une vision cosmique de notre monde et de notre société.

Enfin, le marin quitte un monde connu et, au fil des jours, des milles parcourus et du temps distendu, il nourrit l'espoir que le monde qu'il abordera sera « Le » Nouveau Monde, un monde meilleur, plus libre, plus fraternel, plus humaniste. Le marin est à chaque fois Marco Polo. Je me suis donc dit que cette saleté de virus pouvait nous donner à tous l'opportunité de nous muer en Marco Polo.

6

J'ai regardé autour de moi. J'ai vite compris que certains shanghaïés occultaient la réalité ou tombaient dans le déni en s'abreuvant d'écrans, de réseaux sociaux ou de séries, qu'ils restaient à bord parce que la loi l'imposait. En situation de survie, chacun réagit comme il peut, et tant que ce n'est pas agressif pour les autres, il n'y a pas lieu de s'alarmer.

Au gré de mes navigations et traversées océaniques, j'ai pu constater que les équipiers sans imagination et plutôt apathiques sont ceux qui, d'emblée, décident qu'il ne se passe rien en mer. Une manière « bernard-l'ermite » de se recroqueviller ou de décréter un état d'ennui, dont la seule distraction sera de rayer les jours les uns après les autres en attendant d'arriver. Oublions cette catégorie de shanghaïés.

Si tous les gars du monde...

Une autre valeur traditionnellement maritime est celle de la fraternité. Au lieu de revoir plusieurs fois à la télévision la finale de la Coupe du monde de football de 2018 (belle victoire de la France 4 buts à 2 contre la Croatie), le confinement aurait pu nous donner l'opportunité de regarder un vieux film un peu oublié et qui, sauf erreur, s'appelait : *Si tous les gars du monde*. Oui, et si, virus oblige,

tous les gars du monde se donnaient la main ? Un moment, ne le niez pas, ça a bien semblé possible !

Devenu responsable de son voisin, chacun s'inquiétait de chacun, et cela jusqu'au niveau des nations ! Même nos banques, nos assurances, nos fournisseurs, bref tous ceux qui, tout au long de l'année, préférèrent prélever sur nos comptes plutôt que de nous envoyer des factures (pour protéger la planète) et dont on connaît la préoccupation humaniste, ont commencé à inonder l'espace public de messages touchants, inquiets et préventifs, nous invitant à « prendre soin de nous », à « créer de nouvelles habitudes ».

Pas sûr que ce soit ces invitations qui aient incité certains citoyens à faire travailler leur imagination, mais quoi qu'il en soit, on a assisté à de multiples élans individuels dans tous les domaines. Qu'il s'agisse d'applaudissements encourageant nos « poilus » à retourner quotidiennement au front dans des conditions souvent plus que limites ou d'initiatives personnelles besogneuses et pertinentes pour aider, soulager, contribuer, on a pu constater que cette fois ça y était, l'imagination était enfin au pouvoir et se mettait au service de tout le monde ! Chaque petit bateau de la grande flottille à la dérive réinventait un moyen solidaire de communication ou de partage.

L'enthousiasme nous a fait dire que plus rien ne serait comme avant, les circuits allaient changer, ils seraient courts, locaux, essentiels, humains, moins superficiels, chacun avec le souci de l'autre, forcément l'économie elle-même aurait à se réinventer différemment. Du coup, chercheurs, observateurs, chroniqueurs se sont mis à parler d'un « monde d'avant » et d'un « monde d'après » dans lequel plus rien ne pourrait être pareil. Bref, on y était : le nouveau monde était en vue, notre navigation laborieuse menait quelque part ! Nos armateurs eux-mêmes se montraient rassurants, pour chaque problème économique évoqué, pas de souci, on trouvait sur le champ un ou plusieurs milliards disponibles pour soutenir, réparer, relancer... l'argent lui-même ne paraissait plus coûter cher.

Réjoui et admiratif de ces conquérants imaginatifs qui mettaient toute leur énergie à creuser les fondations du nouveau monde en essayant de n'oublier personne en route, je me suis soudain pourtant pris à douter. De-ci, de-là, un autre message commençait à émerger. Les préoccupations économiques justifiaient pour certains un retour urgent à un ultralibéralisme salvateur, un retour plus violent au monde d'avant... Un monde où, à l'image de la pandémie, les plus vulnérables peuvent hélas mourir, mais où les plus productifs sont de toute façon protégés par l'immunité collective, puis par un vaccin coûteux – mais gratuit pour tous. Produire, consommer, il fallait s'y remettre dare-dare.

L'âme des bateaux et le cœur des humains

Mon pessimisme, mes vieux doutes sur la nature humaine sont remontés à la surface. Tant de fois j'ai largué les amarres en rêvant que l'autre côté de cet océan-ci tout était différent! En me disant qu'elle allait bien finir par surgir dans mon étrave, cette île d'Utopie, inconnue, bienveillante et bénie. Cette île où chacun doit néanmoins travailler, produire pour soi et la collectivité, mais où les dogmes paraissent célébrer mieux qu'ailleurs la liberté individuelle au quotidien, dans le calme, la sérénité et le respect des autres. Soyons réalistes, aussi gigantesque soit-il, son mouillage protecteur, comparable à une immense mer intérieure qui aurait envahi un cratère effondré, ne pourra jamais accueillir tous les bateaux de notre flottille de shanghaiés.

Alors, la pandémie Covid-19 ne sera-t-elle qu'une parenthèse de fraternité? Au lieu de nous libérer pour accéder aux bonheurs simples dont rêvent une majorité d'humains, n'aura-t-elle fait que démontrer d'une façon paradoxale la force de l'uniformité universelle à se rendre esclave? Doit-on cesser de rêver, d'espérer? Les messages lancés par les shanghaiés au travers de leurs multiples initiatives humanistes ne seront-ils que d'éphémères lueurs de l'infiniment petit déjà perdues dans le cosmos de l'infiniment grand?

8 — Le marin paré pour son grand voyage océanique ne peut se contenter du reflet sur un écran d'une régata virtuelle qui a peu de chance de lui offrir le Nouveau Monde ou l'île d'Utopie. Je n'ai pas la réponse dans cette étrange tempête. Mais tant que les bateaux ont une âme et que les humains ont un cœur, croyons que tout est possible! ●

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).